

UNE JOURNÉE AU BORD DE LA MER DANS LES ANNÉES TRENTE

Il avait fallu deux voitures occupées chacune par cinq personnes pour se rendre au bord de la mer, afin de profiter d'un dernier jour d'été. Aller humer l'air iodé et salé relevait d'un tour de force, tant les préparatifs avaient été contraignants pour une si grande famille en déplacement.

Imaginez ! Ne pas oublier les caleçons de bain (c'était l'appellation de l'époque), pour ceux qui en possédaient. Pour les autres.... on trouverait ces effets sur place. Ajouter les serviettes les plus moelleuses qui attendaient ce jour dans l'armoire. Préparer la veille des repas froids — et, dans le Sud-Ouest, les en-cas rejoignent facilement les agapes — poulet rôti, oeufs bouillis, pâté, saucisson, sans oublier les gâteaux confectionnés tout exprès. Penser au vin, et à l'eau pour les enfants. Ajouter quelques fruits et une plaque de chocolat pour le "quatre heures" des jeunes. Enfin prendre du pain et des

couteaux. Si les coffres des voitures n'étaient pas assez spacieux, on pourrait toujours glisser quelques colis dans les espaces vides laissés par les pieds des enfants, à la condition que ces derniers se tiennent "tranquilles" pendant le voyage.

Bien sûr qu'ils se tiendraient cois, ces petits. La promesse de voir la mer, qui plus est l'océan, récompense distillée depuis quelques jours, les galvanisait dans un calme inhabituel. Eux qui avaient noirci et séché comme pruneaux au soleil tout l'été durant, soumis aux aléas des pluies d'orage pour tremper leur corps menu dans un bassin du type abreuvoir, se sentaient déjà flotter dans l'immensité promise.

" Comment c'est, la mer ? " avait demandé le plus jeune.

La réponse était venue, laconique : c'est de l'eau, beaucoup d'eau, salée et bleue. Les aînés n'avaient pas osé poser d'autres questions de crainte de paraître ignorants. Prudents, ils attendaient de voir pour concrétiser leur pensée.

La surprise fut totale et vécue différemment : la mer n'était pas au rendez-vous. Nous arrivions à marée basse au bassin d'Arcachon et, de plus, aux grandes marées. Le plus jeune trépignait en pleurant et hurlait sa déconfiture. Sa taille peu élevée l'empêchait de discerner au loin l'horizon liquide. On avait beau lui promettre que tout cela allait s'arranger bientôt, que la mer reviendrait, il n'en avait cure,

trépignait de plus belle, si bien qu'autour de lui de petits crabes verts intrigués apparurent dans la vase molle. La stupéfaction fit place à la terreur. Tout ce "brouillamini" de petits crabes auxquels s'ajoutaient maintenant des puces sauteuses regagnant le sable sec eurent raison de la bravoure des aînés qui enfilèrent rapidement leurs sandales. On se baignerait quand l'eau reviendrait et noierait tous ces importuns. Les adultes étaient partagés entre éclats de rire et explications qui ne convainquaient qu'eux-mêmes.

Il ne restait plus qu'à attendre le retour de la mer. On avait donc le temps de déjeuner tranquillement après avoir délesté les voitures de leurs provisions. Passons sous silence les gambades des enfants, tout à la joie de se dégourdir les jambes dans le sable sec et chaud, si bien que le pâté fut poivré de ce sable et qu'il fallut rincer une cuisse de poulet dans une flaque d'eau de mer. Seule la boisson fut épargnée. Il suffisait d'attendre un peu, le dépôt sableux rejoignait le fond du verre ; alors, on buvait le liquide de la partie supérieure. Malgré ces petits inconvénients, ce déjeuner était une fête ; on s'amusait, on riait, le soleil entretenait la bonne humeur.

Ce repas ayant ragaillardisé chacun, on décida d'aller à pied

jusqu'à l'océan, une autre mer plus grande, comme on disait aux jeunes qui réclamaient toujours la mer. Nous voilà partis en rang d'oignons, longeant la voie ferrée d'un petit train-navette guidant notre direction. En avant, les plus jeunes, un garçon, une fille, en maillot de coton rouge. Les suivaient deux fillettes, en maillot de coton noir (chez le marchand, on n'avait trouvé que cette couleur pour honorer la taille). Derrière elles, les mamans, en maillot de coton jaune liseré de noir. La plus grande des dames était coiffée d'un petit bob blanc qui accusait la longueur de son cou et ses épaules tombantes. L'autre, potelée et courte, arborait une capeline à larges bords qui l'écrasait et la rapetissait davantage. Ensuite venaient les papas qui, par fantaisie ou pour sacrifier à la mode, laissaient pendre négligemment une épaulette de leur maillot de coton bleu marine. Il est vrai que le soleil avait déjà rougi dangereusement les épaules ! Grand-père et Grand-mère fermaient la marche, fièrement dénudés dans un caleçon de bain mauve bordé de noir. Notre troupe allait joyeusement sur une allée sableuse, quand le petit train nous rattrapa à grands coups de "Tut-Tut" et passa à quelques mètres de nous.

J'ai essayé de croire que le "Tut-Tut" insistant était pour

nous garantir de tout écart mais, à la vision des voyageurs du train et au tohu-bohu qui en émanait, je fus vite détrompée. Tout ce monde gesticulait, applaudissait, se levait et criait des "Hourra". Chacun se levait, se tournait vers nous avec une tête hilare en criant, sifflant ; une frénésie secouait tout le train dans un tollé moqueur.

C'est alors que j'ai réalisé le tableau grotesque que formait notre procession. Je me suis sentie gênée, blessée par ces moqueurs qui ne savaient pas adhérer à notre fête, incomprise aussi des adultes qui n'avaient pas su calmer ces malotrus auxquels ils répondaient par de grands saluts de la main. Ce qui avait pour effet d'exciter ce train en folie. Combien ils avaient raison pourtant de ne pas se sentir blessés et de s'en tirer avec panache !



